

# Le corps de l'existence

... **Gérard Bailhache s.j.**, Aix-en-Provence  
Ecrivain, responsable du Département culture  
du Centre culturel La Baume<sup>1</sup>

Le repos arrive. Il l'attend depuis des mois. Non qu'il ne le connaisse pas durant l'année mais il n'est pas complet car sans fin traversé par des soucis, des projets. C'est un repos habité par l'avenir.

Bientôt, dans quelques jours, il va se reposer dans l'instant, laisser son corps se poser, se reposer, déposer tous les soucis et goûter à ce qui est là.

Ça y est, il est arrivé, le lieu est beau, il va se relâcher. Et il ressent que les poids ne disparaissent pas si vite, une immense fatigue surgit et son corps désirent le repos n'est pas si bien qu'il le pensait. Que se passe-t-il ? Oui, il se souvient, l'an passé, ce fut à peu près pareil. Tiens, mon corps a une mémoire, il se souvient, il lui rappelle que la tête ne le commande pas, qu'il a ses rythmes, qu'il peut décider d'arrêter le mouvement mais que lui a aussi son élan. Il appelle au respect, à l'écoute. A un autre rythme, à une certaine lenteur.

Mon corps est rythme, il est bâti sur des successions, sur des intensités diverses. Comme l'année dernière, il se rappelle à moi, ou il me rappelle à lui, d'ailleurs, lui, c'est moi ou moi c'est lui ?

Le temps distendu des vacances introduit à une exploration inattendue : en fait, qu'est-ce que je fais de mon corps ? Et qui est-il, lui que je nourris, que je soigne, que je fais courir, que je maltraite, qui se laisse aimer, qui aime, qui dort et se réveille, qui souffre et jouit, qui s'abandonne et se révolte : le nombre de verbes qui peuvent lui être adjoints est impressionnant. Ainsi mon corps est tellement au centre que je l'oublie ou qu'il se laisse oublier. Les vacances conduisent à se retrouver non pas dans les idées mais bien dans le corps.

Incroyable combien mon corps est pétri de mon histoire : voici que surgit ce jour lointain où poursuivi par des cousins, je suis tombé dans une fosse à purin et que je puis au point de me retrouver bientôt tout nu devant tout le monde, non parce que mes habits de fête étaient maculés mais parce qu'il fallait enlever le purin de ma peau encore toute fraîche. Je sentais mon corps qui sentait mauvais et je ne savais pas que cela pouvait être ainsi. Je souris à ce souvenir qui revient en ce moment de repos encore habité par quelques tensions et je m'étonne : ainsi ma mémoire est dans mon corps. C'est étrange et aussi très normal en fait : où pourrait-elle être ailleurs qu'en mon corps ?

Mais si mon corps se souvient, cela veut dire que mon esprit, gardons ce mot, est un esprit de corps si je puis dire, ou un

*C'est à une lumineuse ballade autour du corps, de sa mémoire vivante et partagée avec d'autres, que nous entraîne Gérard Bailhache, professeur de philosophie et animateur d'atelier d'écriture, corps qui nous offre d'habiter la terre, d'être présent à la présence des autres et de nous laisser toucher par la beauté de l'existence.*

1 • Auteur notamment de *Le sujet chez Emmanuel Levinas. Fragilité et subjectivité*, PUF, Paris 1994, 352 p.

esprit du corps, ou un esprit corporel. Pas d'esprit sans corps, pas de psychisme sans corps.

La réflexion vagabonde devant cette évidence si oubliée dans le quotidien. Le corps se repose mais ne dort pas : il tisse ses mémoires.

## La mémoire dans les pieds

La marche à une allure lente fait faire quelques découvertes : les pas non seulement tracent des sentiers sur les chemins de la campagne alentour mais ils lèvent des souvenirs. Je n'avais jamais remarqué combien la mémoire est dans les pieds : le nombre de choses qui me reviennent en marchant et me font comprendre autrement ce que je croyais définitivement établi. L'autre philosophe qui ne croyait qu'aux pensées nées en marchant, lorsque j'avais lu ses mots, je le trouvais un peu simplet, il n'a pas tort, je crois même que c'est une grande expérience. La pensée vient en marchant.

Pour l'heure ce sont les souvenirs. Cette première fois où j'ai senti la mer le long d'une côte où la tempête se déchainait, voilà que les vagues me reviennent au visage et ma main qui serrait si fort celle, ferme, de ce grand-père qui riait de nos frayeurs d'enfants. Et je laisse surgir le sourire de cet homme qui osait dire ce qu'il pensait et je ne savais pas jusqu'à maintenant qu'il était si présent en moi, lui qui a marqué tous ses petits-enfants par ses pitreries d'homme qui avait souffert sans encombrer les autres de ses histoires. Mon enfance n'est pas sur les photos, elle est dans mon corps, enfouie, prête à venir sur les plages de ma conscience si je lui prête et l'oreille et l'attention.

Regarder le paysage au cours de cette marche, s'arrêter pour laisser les couleurs trouver leur place en soi et surprendre au détour des sensations le souvenir enfoui du premier sourire qui vous fut adressé dans un moment d'intense détresse comme en connaissent les années d'école primaire. Il voit le visage se dessiner, il l'avait totalement oublié. Il était âgé et beau, habité par cette sérénité qu'on ne trouve plus que rarement aujourd'hui, tant les anciens veulent paraître sans fin jeunes.

Oui, c'est vrai, mon corps vieillit. Qu'est-ce que j'en fais de la vieillesse qui se marque ici et là ? Oh, peu de choses encore, mais je vois bien que mon corps a une histoire et qu'il est tissé autant de caresses que de blessures, d'égratignures que de sourires, de pleurs que de rires.

Le repos n'est pas de tout repos, si repos veut dire oubli, mais il introduit à un repos actif, à un repos de mémoire. Il est un peu comme une fleur : il s'ouvre, s'épanouit et laisse surgir ses richesses, ses plis et replis.

## Un corps dépendant

Et tous les autres ? Ils me sautent à la figure, là, soudain, dans ce moment de douce quiétude. En fait, mon corps est un corps dépendant : cette évidence première le touche au plus intime et lui fait entrapercevoir son corps de naissance, son corps nourrisson, ce corps qui a été désiré, porté, accueilli, ce corps qui est né, venu au jour.

Il est saisi : ce moment d'apparition au monde que d'autres ont vu et qui fait qu'il est là, ici, maintenant, est unique, à chaque fois unique, ce moment de la naissance l'émeut au point qu'il goûte sur ses lèvres le sel de ses larmes qui sont venues comme ça, simplement,

rappel de l'eau salée dans laquelle il a reposé avant la venue au jour. Il laisse son imagination et sa mémoire parcourir sans ordre ses premières années, dans un jeu surprenant où il mêle les photos, les souvenirs et des impressions du corps qui surgissent. Il fait cette curieuse expérience de se laisser toucher par son corps de nourrisson enfoui en lui, maintenant vivant. Il est envahi par une soudaine infinie gratitude, inconnue jusque-là, ce sentiment d'un immense merci à dire à il ne sait qui, merci pour cette vie donnée et nourrie, entretenue, portée plus loin jour après jour. Son corps d'enfance vient peu à peu dans ce défilé de la mémoire qui va et vient à son rythme et selon son ordre, et il sourit en revoyant tel ou tel moment qui l'avait marqué et tels autres qu'il avait oubliés.

Son corps est en fait plein de touches diverses, un peu comme un clavier de piano ou de clavecin, touches qui n'ont pas été effleurées depuis longtemps et dont il découvre les harmoniques, les résonances, les couleurs, la profondeur. Et ce lent travail de la mémoire le repose paradoxalement : il tisse des fils qu'il savait exister sans savoir quoi en faire. Maintenant, il n'en fait rien, il les laisse revenir et les reconnaît comme étant siens : c'est lui et pas un autre.

Un soir, il est impressionné par tous les autres corps qui ont tourné autour du sien, dansé, se dit-il, et il découvre qu'il est profondément pétri par tous ces autres qu'il connaît, qu'il a oubliés et que son propre corps est un grand puits d'oubli. Se souvenir, c'est oublier : il rit en se disant cela mais il sait bien que la mémoire ce n'est pas la présence de tous ses souvenirs en même temps, c'est l'apparition des souvenirs au fil du temps. Son corps de mémoire est un corps de mémoire partagée avec d'autres.

Quelques jours plus tard, le corps à la fois las et reposé comme toujours au début des vacances, il se promène dans la campagne et entend le cri des mouettes. Brusque arrêt de ses pas : l'image fulgurante et douce arrive. Le tableau de Nicolas de Staël, *Les Mouettes*, justement, découvert et contemplé, oui, contemplé, voici quelques années.

## Le vol des mouettes

Ce tableau lui a donné le monde ce jour-là : son regard, les formes évoquant les mouettes, la couleur du ciel, l'espace du tableau, tout en cet instant avait ouvert en lui l'énigmatique présence des choses, des êtres, de lui-même, ici et maintenant. Ces mouettes peintes, dans leur vol arrêté, avaient suspendu sa course quotidienne et l'avaient stoppé net : qu'est-ce que le monde ? qu'est-ce ma présence dans le monde ? qui sont les êtres qui vivent dans cet espace commun ? Regarder *Les Mouettes* l'avait conduit à ces questions qu'il connaissait mais n'avait jamais éprouvées en lui-même et pour lui-même. Le vol des mouettes l'avait conduit non à regarder le ciel mais à habiter la terre autrement, en sentant à la fois le poids de son corps, sa pesée dans le monde, se disait-il parfois en souriant, et à laisser grandir son attention aux autres : chacun est là, dans le monde, avec sa manière de l'habiter, de le sentir, de le comprendre, d'aimer, de

« *Les Mouettes* »,  
de Nicolas de Staël



souffrir, d'être heureux, et il y a en chacun ce secret qui fait qu'il existe et poursuit son chemin dans l'existence partagée avec les uns et les autres.

Curieusement, ces mouettes si légères dans le ciel lui avaient donné du neuf : la sensation de la gravité, du poids de toute vie et ainsi un infini respect. Les mouettes sans visage du tableau, aux ailes déployées et repliées avaient ouvert ses yeux aux visages alentour. Il ne les voyait pas le plus souvent, il avançait tête baissée car la vie n'attend pas et il sentait soudain qu'il était passé à côté de beautés insoupçonnées. Oui, ce tableau lui avait révélé, non seulement sa propre beauté mais surtout la beauté de tous les êtres. Depuis il avait laissé ses yeux regarder les visages et il était stupéfait par leurs variétés. Il comprenait qu'un philosophe ait mis au centre de sa philosophie le visage, cette expérience de l'irréductible qu'est l'autre et il se demandait toujours qu'est-ce que toucher un visage ?

Un jour, habité par ces découvertes, il entendit une amie lui dire : « C'est incroyable ce que tu es devenu humain ! » et il fut à la fois surpris, blessé et heureux. Surprise, blessure, bonheur : ces mots voyagèrent en lui et il se dit que tel était le changement survenu. Être au monde, c'est sans fin être surpris, blessé, heureux, car l'inévidance du monde, de ma présence en ce monde, de la présence altérante des autres ne laisse pas en repos.

Le repos des vacances lui redonnait le sans repos de l'existence ! Paradoxe ou plus simplement accueil de ce don de l'existence chaque jour reconnue comme surprise parce que immaîtrisable ? Il ne savait pas, il ne savait plus et il pressentait que ce n'était pas du savoir. Mais qu'était-ce donc ?

Se laisser toucher par l'existence, se laisser atteindre par les autres, vivre dans l'ouverture au monde, ne jamais cesser de déplier ce qui enferme, laisser vibrer son corps aux atteintes du réel.

## Surgissement

Voilà, oui, voilà, dit-il, se souvenant de manière lumineuse d'une phrase lue chez un philosophe secret et précieux : « La sur-prise n'est pas dans les choses, mais comme disent les Japonais, dans le "ah !" des choses, c'est-à-dire dans le surgissement du sens de la présence. »<sup>2</sup> Ce surgissement advient par le corps, dans le corps, jamais sans le corps, et ce jusqu'à la fin.

Les vacances ouvraient chaque jour à la vacance et à la naissance. Il en était aussi surpris qu'heureux. Bonheur du corps, dans le corps, qui rendait encore plus passionnant le pas à pas dans ce monde commun où l'existence partagée ne cessait d'offrir des gerbes de jubilation et de douceur lors même que la violence était là. Il n'avait jamais goûté un tel mélange et il ne pouvait le récuser. Son corps en témoignait incessamment : il était un être de mélange et c'est ce mélange qui faisait de l'existence une passion.

L'existence : l'aventure passionnée des corps humains qui se rencontrent, s'écourent, se détruisent, s'aiment, se consolent, se touchent, s'éloignent, un incessant toucher des corps les uns par les autres, là où naît le sens offert les uns aux autres, les uns par les autres.

G. B.

2 • Henry Maldiney, *Regard, Parole, Espace, L'Age d'Homme*, Lausanne 1973, p. 43.